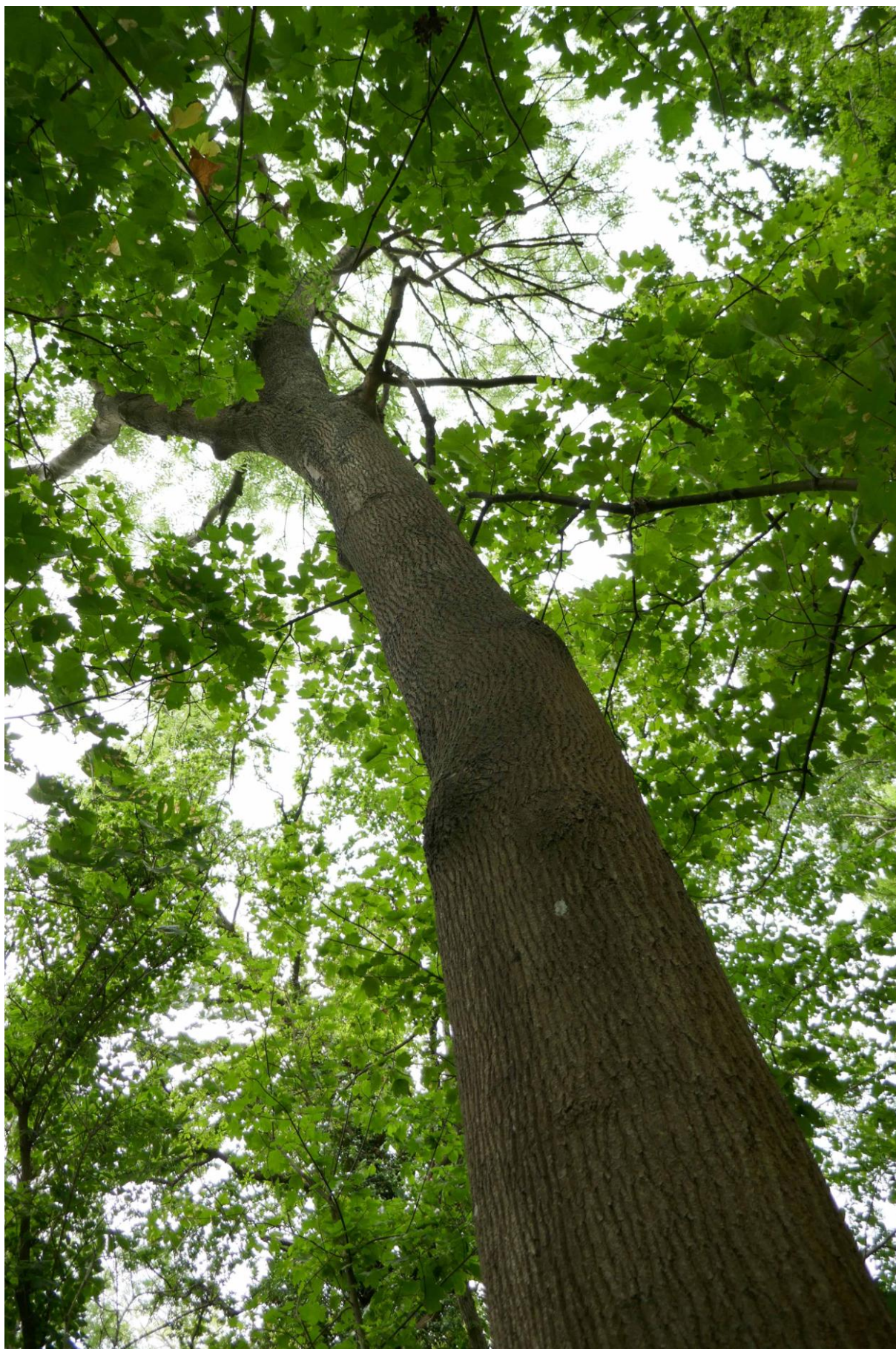


La Forêt de Vauréal en 2021

Compléments sur la végétation, la faune et les aspects écologiques du site



Etienne PIÉCHAUD



Grand frêne des bois du coteau.

Introduction

À l'aide de mes observations, mais aussi grâce à celles fournies par les membres de l'association « Les Trois Tilleuls », un premier document illustré faisant état des aspects floristiques, faunistiques et écologiques de la Forêt de Vauréal avait été réalisé en 2020.

Mais les visites sur le terrain n'ayant commencé que dans la deuxième quinzaine de mai, un certain nombre de plantes à floraison plus précoce et d'oiseaux se manifestant tôt dans l'année, mais devenant plus discrets ensuite, nous avaient échappé.

Une année supplémentaire d'observations était donc nécessaire, en commençant plus tôt les visites, à la charnière de l'hiver et du printemps.

J'ai choisi pour ce second « rapport » une formule un peu différente. Afin d'éviter la répétition d'un même mode de présentation, il m'a paru plus vivant d'exposer les faits tels qu'ils se sont présentés au fil des différentes visites. Ainsi, nous sommes au plus près de la réalité, et il faut rappeler que c'est toujours à partir de cette matière brute que des études sont réalisées. Mais celles-ci deviennent généralement arides, car pour leur donner une apparence « sérieuse », on leur fait perdre une bonne part de leur substance constituée par le réel.

La description de ces observations est entrecoupée de réflexions émanant de celles-ci, qui peuvent être personnelles ou résultant d'une collaboration avec les membres des Trois Tilleuls. Cette approche collective s'est mise en place spontanément, avec les informations collectées auprès des membres, et la participation de plusieurs d'entre eux à certaines visites sur le terrain. C'est cette complémentarité qui permet un enrichissement conduisant à une meilleure connaissance de la forêt. Sans les observations rapportées par les membres de l'association, certains faits écologiques importants n'auraient pas pu être mis en évidence.

Avec une visite d'une journée par mois de mars à juillet, parfois deux, comme je l'ai fait, on a une bonne idée des caractéristiques du milieu considéré, mais cela reste fragmentaire et trop ponctuel pour prétendre bien le connaître. Cela n'est possible évidemment qu'en habitant à proximité... Ainsi, il suffit de ne pas être là le bon jour pour passer à côté de l'observation d'un mammifère ou d'un oiseau, que les résidents voisins de la forêt ont vu ou entendu la veille ou le lendemain ! C'est arrivé par exemple avec le chevreuil et le coucou.

Même si l'essentiel est dans la description des visites, j'ai estimé important de faire une conclusion rappelant et soulignant les faits les plus marquants, pour en dégager la signification qu'ils représentent sur le plan écologique au sens premier du terme, c'est-à-dire en tant qu'indicateurs d'un écosystème en bon état de fonctionnement...

* * *

12 mars

Ciel de traîne entre deux passages perturbés, vent de sud-ouest. Période de temps à giboulées.

Gare de Maurecourt : à la descente du train, accueil par le chant encore atténué de la première Fauvette à tête noire de l'année.

Forêt de Vauréal

En venant de Jouy, cris de Buses au-dessus des bois du coteau, au niveau des petits champs avant la route goudronnée ; vraie ambiance « campagne » qui prouve que l'on a bien quitté la ville.

À l'arrivée à la Sente Bien-Aimée, une rumeur annonce un très gros rassemblement d'oiseaux dans le bois : ce sont des Grives mauvis *Turdus iliacus* remontées du sud, occupant partout les arbres à lierre. Ces grives nordiques se nourrissent avidement des nombreuses baies, qui se trouvent mûres au bon moment pour elles, afin de reconstituer leurs réserves d'énergie avant de repartir vers leur taïga natale. La forêt de Vauréal constitue donc une étape très appréciée de ces oiseaux, avec tout son lierre fertile.

Ce regroupement est spectaculaire avec, en plus des oiseaux cachés dans le lierre, un grand nombre de Mauvis visibles sur des branches nues, à toutes les hauteurs, même près du sol ; vols sans arrêt d'un arbre à l'autre. Dans un bavardage collectif, leurs cris incessants sont mêlés à leurs chants, parfois forts, qui traduisent une espèce d'impatience à regagner les latitudes nordiques.

Au milieu de cette effervescence, quelques Grives musiciennes locales, dont une commençant à faire entendre un chant pas encore complètement assuré.



Les arbres à lierre de la Forêt de Vauréal, étape très appréciée des Grives mauvis avant leur retour vers les régions septentrionales.

Un Pic épeichette femelle aux cris fréquents se trouve dans les arbres juste au-dessus de la Sente. Le petit Pic est très mobile sur des branches moyennes ou petites. Avec lui, une Sittelle martelant une vieille branche inclinée, apparaît dans le champ des jumelles, simultanément... Cris d'un Pic mar. Puis je vois cet oiseau dans une situation inhabituelle : il est accroché aux rameaux de lierre avec les Grives mauvis, cueillant une baie ! Le Pic mar frugivore, je ne connaissais pas... J'ai consulté ensuite la littérature : Paul Géroudet, avec sa remarquable érudition, mentionne en effet le Pic mar consommateur occasionnel de baies de lierre ! Et c'est apparemment le seul Pic qui est dans ce cas...

Chant de plusieurs Pics verts dans toute la forêt. Un mâle de Pic épeiche entre dans son trou creusé dans un arbre plus ou moins mort, en bordure de la Sente côté amont.

Chant et couple de Pigeons colompins *Columba oenas*, près de grands arbres à cavités (notamment vieux ailanthes) au-dessus du cimetière : cette espèce, plus facile à repérer tôt en saison, était passée inaperçue l'année précédente. Contrairement au Ramier, cet autre pigeon sauvage moins connu est dépendant des arbres à cavités, puisqu'il niche dans des trous. Voilà encore une espèce dont la présence en milieu boisé est liée à celle des Pics... Une loge de Pic à grand diamètre d'entrée, peut-être de Pic noir, dans l'un de ces arbres, explique peut-être la présence des Colombins.

Les Sittelles aussi chantent un peu partout : Bois des Loctaines, Sente des Gisors et des Gats. Sans oublier les Mésanges charbonnières.

On entend également le chant suraigu de Roitelets triple-bandeau dans les arbres à lierre de plusieurs secteurs de la forêt : il peut s'agir déjà des niches locaux, bien qu'à cette époque beaucoup de sujets migrateurs passent et chantent lors d'une halte de quelques jours.



Entre les Loctaines et la côte des Carneaux.

Parmi les autres premiers insectivores de retour : chant atténué d'un Pouillot véloce et d'une Fauvette à tête noire. Un Pinson des arbres chante aussi à la Sente des Gisors et des Gats.

Toute cette activité vocale des oiseaux qui commence à animer la forêt annonce l'imminence du printemps.

Vers 13 h, nous entendons les cris « spécial rapace » d'une Corneille, accompagnés de l'alarme prolongée d'un Troglodyte, dans le Bois des Loctaines au-dessus de la Sente Bien-Aimée. Et en effet, une Buse passe silencieusement dans le sous-bois, poursuivie par les Corneilles vers le côté nord...

Les écureuils sont aussi très actifs aujourd'hui dans les bois du coteau, passant d'un arbre à l'autre par des branches de très petit diamètre.

Il y a aussi les signes de prémices printanières donnés par la végétation. Sous la Sente Bien-Aimée, parmi les noisetiers, le vieux saule marsault se révèle être un sujet femelle : les chatons fraîchement sortis dans le haut de l'arbre sont verts.

Dans la zone reconquise par la végétation après défrichage entre la rue et la Sente, deux petits arbres passant inaperçus à d'autres saisons se signalent par leur floraison lumineuse : un prunier myrobolan *Prunus cerasifera* et un Saule marsault mâle...

Dans la côte des Carneaux, les prunelliers *Prunus spinosa* sont en boutons. Leur floraison, ce sera pour la fin du mois ou le début d'avril ; décalage permettant d'écarter la confusion avec le Myrobolan toujours plus précoce, qui est aussi un arbre plus grand et à fleurs plus grosses, moins nombreuses et moins serrées. Plus haut dans le bois, belle station de petites pervenches *Vinca minor*, en pleine floraison. Mais il y en a ailleurs, nous dit Claire Wou.

À l'angle de la rue A. de C. de St-Aymour et du sentier qui monte à la « Sente », la mystérieuse place ne comportant que de la ronce bleue *Rubus caesius* et de la mousse, et pas d'arbres, apparaît nettement à cette saison ; même chose à la Sente, en bas du sentier « escalier ». Cela semble indiquer de petites zones humides, car la ronce bleue les affectionne...

26 mars

Pluie la veille. Temps plutôt couvert et calme avant un passage pluvieux le soir.

Les Grives mauvis sont parties. Accueil par les Sittelles qui chantent un peu partout. Puis, assez vite, c'est le chant d'un Pic mar qui retentit aussi, le premier entendu personnellement dans cette forêt. Cela vient du haut du bois, dans un secteur à vieux chênes à droite de l'« Allée Couverte »¹. Ces séries de cris traînants et plaintifs qui constituent son « chant » ne dureront pas très longtemps. Si on ne l'a pas vu à ce moment, il n'est pas toujours facile de retrouver l'oiseau redevenu silencieux, parmi tous les arbres... Mais de temps à autre, à intervalles irréguliers, il se signale aussi par une série de ses cris, comme le 12 mars : « ptic-teucteucteucteuc... » (audibles en toutes saisons contrairement au chant), qui le distinguent de l'Épeiche. Avec les Pics, il ne faut pas aller vite, rester un moment dans le secteur où on a entendu l'oiseau, s'occuper à autre chose, regarder les plantes... Et soudain, les cris retentiront. Le 12 mars, il a dû aussi chanter, mais il fallait être là au bon moment...

Arrivé dans le haut du bois, je retrouve le Pic mar, silencieux, passant d'un arbre à l'autre ; le voilà sur un des chênes. Et dans le champ des jumelles, ensemble, une Sittelle et le Pic ! Comme le 12 mars pour l'Épeichette... Ce n'est plus un hasard : ceci est un signe clair de l'abondance des oiseaux liés aux arbres à cavités dans ce bois. Le Pic mar se pose tout près dans un érable, puis s'envole un peu plus loin. Un Pigeon colombin chante aux environs.

Toute cette époque précédant l'apparition du feuillage est donc importante pour déceler la présence de ces différentes espèces sédentaires, qui se manifestent tôt dans l'année mais passent inaperçues ensuite, alors que les autres oiseaux forestiers ont pris le relais...

¹ Pour les personnes non initiées, il s'agit d'un site mégalithique.

Chants printaniers, très sonores, des Pics verts, dont un se trouve sous la Sente Bien-Aimée aux environs de la grande prairie.



Haie naturelle de prunelliers dans la côte des Carneaux.

En plus des chants des Troglodytes, Rougegorges et d'un Accenteur mouchet, les plus précocement installés, voici maintenant ceux des Fauvettes à tête noire et Pouillots véloces, bien arrivés. Dans le lierre qu'ils affectionnent spécialement comme on l'a vu, les Roitelets triple-bandeau se signalent un peu partout par leurs chants et leurs cris suraigus et pénétrants. L'avancée de la saison permettra de confirmer l'impression que parmi eux se trouvent beaucoup de futurs nicheurs.

Un couple de Mésanges à longue queue au bord de la Sente, près du cimetière ; le nid est construit en mars, c'est un des nicheurs précoces. Deux Grimpereaux des jardins chantent dans le bois au-dessus.

Dans la côte des Carneaux, début de floraison des prunelliers. Non loin de là, côté sud, entendu les cris d'un Gros-bec dans un secteur avec vieux arbres (charme et chêne). C'est la première fois que je note l'espèce dans cette forêt. Cris de deux Tarins des aulnes en transit, avant leur remontée vers le nord. On entend également ceux des Choucas en contrebas du village, qui s'appêtent à nicher dans les grands arbres du domaine du Clos.

Un petit tour vers le Bois de Lieux permet d'y entendre un Pic mar ; ce n'est guère étonnant compte tenu de la richesse en vieux arbres de ce massif, certains de forme assez remarquable (merisier par exemple). Comme tous les Pics, il est évident qu'il circule de proche en proche dans toute la continuité boisée jusqu'à l'Hautil. Immenses tapis de jacinthes des bois, pas encore en fleurs, sauf exception. Par contre, les anémones sylvies sont en pleine floraison.

Retour dans la bande boisée du coteau : rencontre avec un Campagnol roussâtre *Clethrionomys glareolus* en sous-bois un peu après « l'Allée couverte », en allant vers le côté sud ; petit rongeur typiquement forestier qui lui aussi occupe toutes les parties boisées de la région.



Dans le Bois de Lieux. Vieux merisier et anémones sylvestres à la fin mars.



Un curieux merisier du Bois de Lieux.



Bancs de roche en feuillets dans les bois du coteau.

Grâce à la grande connaissance du terrain de Claire Wou, observation des intéressants affleurements rocheux de la Forêt de Vauréal. À flanc de coteau, apparaissent ces curieux bancs de roches feuilletées qui ont plutôt l'apparence d'un calcaire. Ces bancs reposent parfois sur du sable, qui peut être gris, blanc ou ocre. Cette complexité de la nature géologique de ce coteau n'est pas banale...



Extrait de la carte géologique de Pontoise (BRGM, 2002). Au-dessus du fond de vallée de l'Oise, s'étagent les bancs de calcaire (du rosé à l'orangé, puis en bleu), en dessous du limon des plateaux (en crème). Les langues jaunes correspondent à du sable. Le sous-sol du massif de l'Hautil à l'ouest de Boisemont est bien différent, beaucoup plus siliceux (en violet clair : sables et grès de Fontainebleau).

L'échelle au 1/50000^e de la carte géologique de Pontoise ne détaille pas la complexité de juxtaposition des roches du coteau. Ainsi, les petits bancs de sables au milieu du calcaire n'y apparaissent pas. On ne trouve pas non plus de mention de calcaire en feuilletés dans la notice de la carte. Cela reste donc assez énigmatique...

En tout cas, on note ici l'abondance des camérisiers à balais qui révèlent l'omniprésence du calcaire, contrairement au Bois de Lieux, fait déjà mentionné.

Retour à notre marche dans le bois du coteau. Découverte, dans la zone des rochers, d'un nouveau jeune hêtre alors qu'aucun gros hêtre ne se trouve dans le secteur : encore un cas de dissémination, certainement par la faune (les faines ne volent pas !).

26 avril

Temps sec mais froid.

En arrivant le matin, l'ambiance est assez calme. À cause du vent de nord-est froid, les oiseaux ne chantent pas beaucoup, même si le temps est ensoleillé du fait de la tendance anticyclonique. On entend tout de même le chant de quelques Fauvettes à tête noire, puis de plusieurs Roitelets triple-bandeau.

Arrivée dans le haut de la forêt, dans le secteur des Loctaines. Après un silence, chant soudain d'un Pic mar, au même endroit qu'un mois plus tôt : chênes d'une centaine d'années, érables... Mais aussi au sommet mort d'un grand robinier, qu'il martèle, y trouvant des insectes. Il passe assez fréquemment du robinier aux chênes, aux érables. Strophes de chant intermittentes.

Dans le champ des jumelles, le Pic mar et un Pic épeichette, encore une fois par « hasard » ! De telles visions deviennent décidément coutumières dans la Forêt de Vauréal... Encore un signe de l'abondance des Pics. Un deuxième épeichette apparaît, il s'agit donc d'un couple. Après une légère querelle avec le Pic mar, les deux petits Pics vont picorer des insectes sur les feuilles naissantes des chênes. Leurs cris aigus ne sont pas en séries comme ils les font habituellement, mais espacés, rappelant un Épeiche en plus faible. Ce cri n'est pas très fréquent chez l'Épeichette ; peut-être est-il lié à l'époque de nidification.

En arrivant dans le Bois de Lieux, là où se trouvent les immenses tapis de jacinthes des bois en pleine floraison, chant d'un Lorient, le premier entendu pour ma part dans l'ensemble des bois de Vauréal. À cette date, il vient d'arriver. Ambiance très printanière. Mais les Pics, pourtant nombreux dans cette forêt, brillent par leur discrétion. Le vent de nord-est ne leur est pas favorable. Aux Loctaines, nous avons eu plus de chance... Nouveaux trous de Pics dans un vieux merisier. Anémones sylvies en fin de floraison.

Retour dans la forêt du coteau. Début de floraison des camérisiers. Rencontre de nouveaux chanteurs de Roitelets triple-bandeau, toujours près du lierre, en allant vers la côte des Carneaux. On passe sous un vieux *Prunus mahaleb* (ou cerisier de Sainte-Lucie) en feuilles et en fleurs, penché au-dessus du sentier.

L'après-midi, nous retrouvons un jeune sujet de nerprun purgatif en sous-bois à proximité de la Sente Bien-Aimée, évidemment semé par un oiseau.

Pleine floraison des doronic dans leurs deux mystérieuses stations, au bord de la Sente au pied d'un poteau, et en sous-bois à 200 m de là à l'écart d'un sentier. Nouvelles conjectures sur l'origine de ces stations. Pour la première, Claire Wou fait remarquer que c'est par là que passent les chevreuils pour aller dans la prairie en traversant la Sente. Pour la seconde, il ne peut s'agir d'une plantation liée à l'existence d'une petite maison en sous-bois aujourd'hui disparue, car la station est apparue récemment, bien après la disparition de la maison. Un transport de graines par les sabots (ou le pelage ?) des chevreuils paraît de plus en plus plausible. Il reste à aller voir s'il existe d'autres stations de cette plante, notamment en Forêt de l'Hautil (ou dans le Bois de Lieux ?). L'examen de la plante fait naître un doute : il y a parfois plusieurs fleurs par pied, ce ne serait donc pas *Doronicum plantagineum* qui est normalement uniflore ?

Encore d'autres plantes apparues assez récemment aux Loctaines ou dans les bois qui s'y rattachent. Jacinthes des bois : quelques pieds épars près de la station d'ail des ours, ce qui n'est sûrement pas un hasard (il y a également de nouveaux pieds d'ail des ours de l'autre côté du sentier, avant la partie « escalier ») ; et un beau tapis plus haut, de 20 mètres carrés peut-être, des mêmes plantes en fleurs, bien à l'écart des sentiers et curieusement en partie sous des

robiniers. Tout cela n'existait pas il y a dix ans (Claire Wou). Ces faits semblent là encore corroborer l'hypothèse de l'enrichissement de la flore du boisement de coteau depuis d'autres massifs voisins (Bois de Lieux, Hautil) par l'intermédiaire d'un transport involontaire de graines par de grands animaux (chevreuil...), collées à leurs sabots ou dans leur pelage. Que ces ongulés aient amené ainsi les jacinthes des bois depuis le Bois de Lieux paraît plus que probable.

Nous envisageons d'aller retrouver un vieux sujet de nerprun purgatif le long du sentier de la lisière supérieure du bois du coteau, peut-être à l'origine de sujets plus jeunes plus bas dans la pente. Après le cimetière, en bordure du chemin, découverte inattendue d'une ornithogale en ombelle *Ornithogalum umbellatum*. En montant, belles stations de mélisse (*Melica uniflora*) le long du sentier, graminée forestière beaucoup plus abondante dans le Bois de Lieux. Ici, nous n'en sommes pas très loin, mais lorsqu'on s'éloigne de ce massif, on ne la trouve plus. Encore une plante



Ornithogale en ombelle

qui semble « migrer » progressivement vers le boisement du coteau depuis le Bois de Lieux. Les méliques étant cette fois tout au bord du sentier, le transport de graines collées aux chaussures de promeneurs fait aussi partie des hypothèses plausibles...

Arrivée au sentier de lisière du haut du coteau. Nombreux ormes buissonnants. Remarquons que cet arbre est très commun dans toute cette bande boisée, avec de grands sujets fructifiant abondamment ; pas vu d'arbre malade.

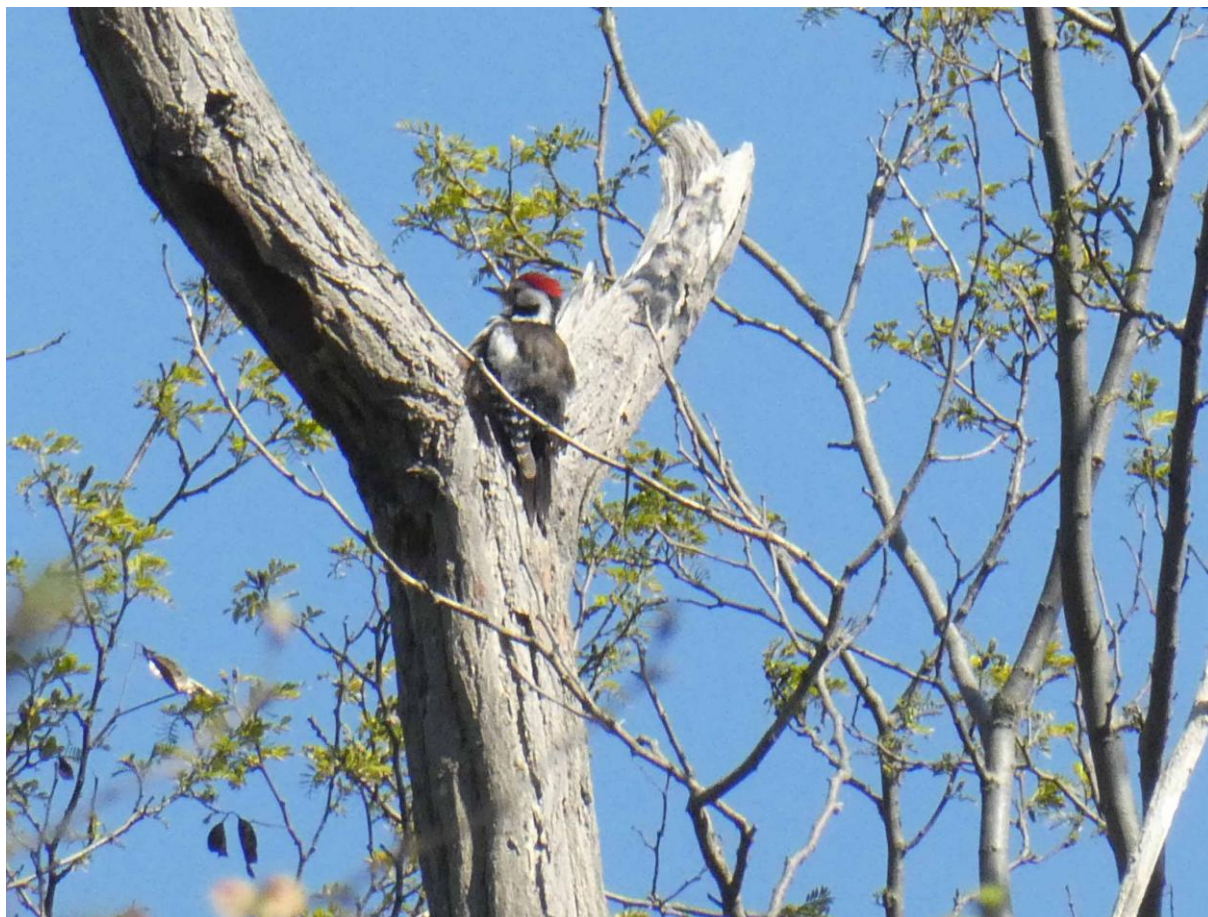
Sur le trajet, découverte de deux nouveaux sujets de hêtres, à l'évidence spontanés. Là encore, énigme de leur apparition. Au sujet de sa dispersion par la faune, les écrits sont rares. Supposant que le geai disséminait, en plus des chênes, le hêtre en transportant des faines, j'ai fini par en avoir confirmation dans le livre du forestier allemand Peter Wohlleben², qui le mentionne.

Il faut néanmoins rappeler que tous les végétaux du Bois de Lieux ne peuvent coloniser en abondance le boisement de coteau : c'est notamment le cas des espèces qui craignent le calcaire. Le châtaignier en est un bon exemple. Mais grâce à la complexité géologique de ce coteau, quelques sujets de cet arbre profitent d'exigus îlots siliceux formés par des bancs de sable épars au milieu du calcaire... Les geais doivent viser juste ! Enfin, ils ne le font sans doute pas exprès...

Alors que nous cherchons le nerprun, le chant du Pic mar reprend. Cela vient des vieux robiniers où il était le matin. Et en effet, le voilà perché très en évidence, toujours sur le même tronc mort qui dépasse ! Il y reste très longtemps, émet quelques notes de chant, fait sa toilette et prend même un bain de soleil en étalant ses ailes... Il a manifestement besoin de se réchauffer. Il faut dire que la matinée a dû être fraîche au lever du jour. Plus loin, un oiseau de faible taille entre dans un beau trou d'un vieux frêne : couple de Mésanges bleues nourrissant leurs jeunes. Les oiseaux nichant dans des cavités ont du choix dans cette forêt, avec l'abondance des trous de Pics... Pas besoin de nichoir.

² *La vie secrète des arbres*. Éd. des Arènes, 2017.

Deux Fauvettes des jardins, arrivées depuis peu, chantent dans cette partie haute de la forêt du coteau. Autres petits insectivores en transit, les Pouillots fitis font aussi entendre leur chant un peu partout. Mais ils ne resteront que quelques jours et continueront leur route migratoire. En redescendant, encore un beau sujet de *Prunus mahaleb* tout en fleurs. Il apparaît au fil des cheminements dans ces bois que ce petit arbre n'est pas seulement confiné aux seuls coteaux calcaires les plus typiques de la vallée de la Seine. Il est beaucoup plus répandu et remonte la vallée de l'Oise. La dispersion par les oiseaux est la cause principale, pourvu que le climat, l'exposition et le sol restent convenables pour l'espèce.



Le Pic mar se chauffe au soleil... 26 avril 2021.

Photo André Ambrois / Arnaud Destrées

14 mai

Flux d'ouest et petite pluie régulière une partie de la matinée.

On entend surtout les Fauvettes à tête noire, Rougegorges et Troglodytes. Cris « de pluie » d'un Pinson. Marche sur le sentier du haut du coteau, dans le bois, vers le sud.

Nouveaux pieds d'ornithogales sur les côtés du chemin. Avec André Ambrois, nous remarquons un vieux frêne penché bien fourni en lierre, dont le tronc est nettement fendu à la base...

Après la traversée de la Côte des Carneaux, arrivée au lieu-dit « le Belvédère ». Là, un sentier longe la lisière du bois. Une vraie lisière naturelle avec ses ormes buissonnants très nombreux, fusains d'Europe abondants et en pleine floraison, prunelliers, pruniers mahalebs, aubépines aux fleurs déjà en partie passées... Et nous tombons sur un remarquable sujet de nerprun purgatif *Rhamnus cathartica* d'un âge peu fréquent, avec un tronc gros pour cet arbuste à croissance lente. Ses très nombreuses petites fleurs verdâtres à quatre pétales en

croix et quatre étamines intercalées, en touffes à même les rameaux, commencent à s'ouvrir, et beaucoup sont en boutons. Curiosité : de temps en temps, une fleur à cinq pétales et cinq étamines ! L'exception qui confirme la règle est vieille comme le monde...



Sentier de la lisière ouest des bois du coteau, vers le « Belvédère ».



Le vieux nerprun purgatif Rhamnus cathartica en fleurs (mai 2021).

À proximité, découverte d'autres très beaux sujets âgés de fusains et d'aubépines avec un véritable tronc. Parce qu'ils sont fréquemment taillés, on croit que tous ces arbustes restent toujours à l'état de petits buissons ; c'est lorsqu'ils ont été épargnés par les lames que l'on découvre enfin le véritable aspect de petit arbre qu'ils devraient avoir partout...

Visiblement, cette haie de lisière restée intacte est ancienne et doit dater d'avant l'urbanisation du plateau, à une époque où elle était au contact des champs.

Pour revenir au nerprun purgatif, rappelons que celui-ci indique le calcaire. La flore des haies spontanées peut ainsi révéler la nature du sol. On comprend aussi que d'aussi vieux sujets, par leur abondante fructification, sont à l'origine de la dissémination de l'espèce dans un large secteur, vu que ce sont les oiseaux qui s'en chargent après consommation des baies (apparaissant en septembre). Phénomène dont il a déjà été question pour bien d'autres arbres et arbustes à fruits charnus (ici, fusain, aubépine et prunellier).

Retour par le même chemin. Justement encore un constat de la dissémination perpétuellement à l'œuvre : jeunes sujets de *Prunus mahaleb* dans des trouées du sous-bois, pas vus à l'aller. L'angle de vision n'est pas le même au retour...

Une première belle éclaircie se dessine. Mais le ciel ne tardera pas à se recouvrir. Arrivée au site du Pic mar. Nous attendons. Pas de cris du Pic. Nous allons bientôt repartir. À ce moment, je crois reconnaître, mêlé au bruit du vent dans le feuillage, une série de cris d'un Faucon hobereau. Les cris reprennent : maintenant, c'est sûr, il s'agit bien de lui. Mais curieusement, ce sont plutôt des cris de jeune Faucon hobereau, en séries plus lentes, plaintifs et moins forts que l'adulte... Je dois dire que j'ai eu l'occasion de suivre bien des nidifications de cet oiseau, c'est pourquoi ses cris se sont fortement imprégnés dans ma mémoire auditive !

Cela vient apparemment du haut d'un vieux chêne, ce qui se confirme en changeant d'angle d'écoute. Recherche vaine de l'oiseau dans la couronne feuillue de l'arbre. Nouvelles séries de cris qui orientent un peu les jumelles. Et soudain le voilà, perché sur une branche dénudée, visible par une toute petite trouée de feuillage... Il s'ébroue. Ses « culottes » ne sont pas d'un roux très vif pour un adulte. S'agirait-il d'un jeune de l'année précédente n'ayant pas encore acquis tout le plumage de l'adulte, ce qui expliquerait les cris ?

Petites averses intermittentes. Cris du Pic mar tout proches ! Il était bien là, mais nous ne le verrons pas. Bonne surprise : un Coucou chante vers les rives de l'Oise. La présence du Coucou est le signe d'une nature en bon état, car il a besoin pour se reproduire de toute une communauté de petits passereaux qui eux-mêmes doivent disposer d'habitats naturels préservés ; lesquels regorgent d'une nourriture indispensable à ce gros insectivore (le Coucou est notamment friand de chenilles, dont les processionnaires...).

Et maintenant, chant d'un Lorient dans le haut du coteau boisé, côté nord... Coucou, Lorient, c'est tout le printemps ! Approche par le sentier de lisière. Sous une petite pluie, le chant reprend, alternant avec les cris rêches de l'espèce, moins connus, venant de grands chênes. Écoute soudain interrompue par une pluie torrentielle qui crée un ruisseau dans le chemin et nous trempe...

Dans l'après-midi, nous retournons au site du Pic mar et du Hobereau. Celui-ci semble ne plus être là. Jugement hâtif ! Il est encore sur la même branche, mais s'est déplacé un peu... Ceci montre en tout cas que cet oiseau peut rester des heures à se reposer, perché au sommet d'un arbre, et passer totalement inaperçu s'il ne crie pas. Là, exceptionnellement, nous savions exactement où regarder pour le retrouver. Car nous ne l'avons pas réentendu.



Fuseau commun (probable) sur un vieux tronç.

En fin d'après-midi, en repassant sur le sentier qui s'enfonce dans le bois après le cimetière, nous remarquons sur de vieux troncs pourrissants la présence de curieux petits escargots à coquille très allongée allant du brun-noirâtre au beige, beaucoup plus longue que le corps, appartenant à une espèce qui ne semble pas très courante. Ils sont sortis nombreux après cette journée pluvieuse. Seul le temps de pluie permet de déceler ces très discrets gastéropodes... D'après le Guide des escargots et limaces d'Europe, il s'agirait du « Fuseau commun » *Cochlodina laminata*. Le guide précise

pour l'habitat : « Lieux humides dans les forêts et les bois, sous la litière ; par temps humide, sur les troncs d'arbres. »

Le lendemain, André m'envoie un message : le vieux frêne fendu est tombé dans la nuit du 14 au 15 mai ! J'en profite pour dire que ce n'est pas la première fois que je note des chutes d'arbres nocturnes. J'ai eu connaissance de quelques cas, dont précisément un vieux frêne dans le Sud-Ouest de la France (nord du département du Gers pour être exact). Évidemment, la statistique est pauvre, mais ce serait une question à approfondir. Comment se fait-il donc que nous n'assistions pour ainsi dire jamais, hors tempêtes bien sûr, à des chutes d'arbres dans des forêts où elles se produisent périodiquement, disons annuellement ? Si je ne me trompe, aucun des membres de l'association des Trois Tilleuls, qui fréquentent beaucoup, et souvent quotidiennement, la forêt de Vauréal, n'y a assisté... Cela paraît suffisamment probant pour avancer qu'on a exagéré les risques de se promener dans une forêt naturelle.

2 juin

Temps nuageux et chaud avec éclaircies, quelques gouttes.

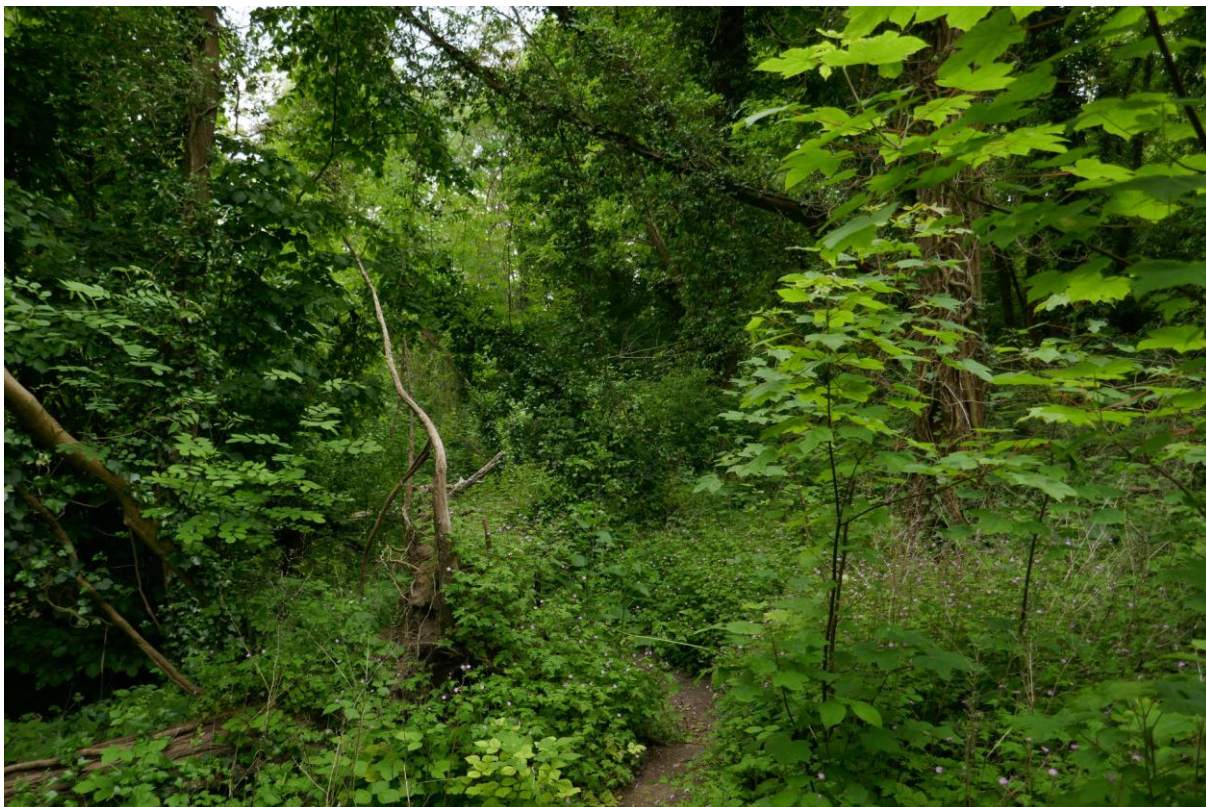
Un nouveau sujet de nerprun purgatif au bord du sentier montant à la Sente Bien-Aimée ; repérable à ses bouquets de fleurs déjà avancées. Voilà donc un arbuste ou petit arbre qui passe inaperçu en dehors des périodes de floraison et de fructification, et qui doit être plus commun qu'on ne le croit, tout en restant assez sporadique.

Un Pigeon colombin chante dans le bois près du cimetière, avec une variante rapide (« oup-oup-oup... ») un peu ralentie vers la fin, qui avec de l'imagination peut rappeler certains pigeons africains... Surtout que la végétation est exubérante suite aux pluies de mai !

Chant d'un Roitelet triple-bandeau également dans ce secteur si riche en lierre. Nous réentendrons ce dernier ailleurs dans le bois. Confirmation qu'une bonne partie des chanteurs entendus depuis mars étaient bien des nicheurs.

Après la Côte des Carneaux, un jeune Pic épeiche encore dans sa loge dans un frêne, prêt à s'envoler. Ses cris sont très proches de ceux de l'adulte.

Inattendu au bord du sentier en bas du coteau, en lisière, un *Calopteryx splendens*, libellule (ou plutôt demoiselle) remontée de l'Oise, se pose sur des buissons.



Au début de juin, la jungle de Vauréal...

De jeunes Sittelles, mais aucun signe de présence des Pics épeichette et mar, qui sont pourtant là. La chaleur fait taire beaucoup d'oiseaux. Seuls les chants des Rougegorges et Fauvettes à tête noire se font encore entendre, ainsi que celui d'un Pinson des arbres toujours au même endroit, en dessous de « l'Allée couverte » ; un Accenteur mouchet chante au cimetière. Cris d'Hirondelles de fenêtre du côté du plateau.

Arnaud Destrées me signale que dans la soirée du 1^{er} juin, le Coucou a chanté longtemps sur le coteau au-dessus de chez lui, donc au sud de la rue A. de Caix de St-Aymour. En ce début juin, André Ambrois l'a aussi entendu tous les jours dans le bois entre les Loctaines et la Côte des Carneaux. Faits intéressants qui confirment que le domaine du Coucou gris entendu en mai dans le fond de vallée de l'Oise s'étend jusque sur le coteau. Par l'intermédiaire de cet oiseau possédant un grand territoire nécessaire à sa reproduction très particulière, qui ne doit pas être morcelé, nous comprenons que l'ensemble formé par la vallée de l'Oise et le coteau boisé est un écosystème qui se tient. Si ses parties étaient trop disjointes, le Coucou ne pourrait se maintenir. André a enregistré l'oiseau, et j'ai archivé cet intéressant document sonore.

Un chevreuil a été revu voici une semaine sur le chemin donnant sur la rue de l'Église, en haut dans le bois (André Ambrois). Cela correspond à un couple qui fréquente un secteur en pente inaccessible au-dessus de la route (Claire Wou).

Au bord de l'Oise, les Choucas occupent toujours les platanes du Clos ; c'est l'époque de la fin de leur nidification. Un couple de Cygnes tuberculés avec ses quatre petits traversant l'Oise.



Entre Jouy-le-Moutier et Maurecourt.

Retour en passant par le chemin de terre entre Jouy-le-Moutier et Maurecourt, au lieu de prendre la route. Cela me permet de mieux apprécier, au rythme de la marche, ce paysage campagnard avec champs, haies, vieux murs et bosquets entre les deux bourgs. Et aussi de voir et entendre un certain nombre d'oiseaux caractéristiques du milieu rural : Alouette des champs qui chante vers le haut du coteau, un Bruant zizi chanteur à la limite d'un jardin et d'un champ au-dessus de la route, au moins deux couples de Linottes mélodieuses dont les mâles chantent et une femelle a des matériaux pour le nid dans le bec. Avec le temps assez chaud, j'y entends par ailleurs plusieurs Grillons bordelais *Eumodicogryllus bordigalensis*. Qui s'appelaient autrefois *Tartarogryllus*... Derrière ce nom barbare, se cache un petit grillon méridional qui est remonté peu à peu du Sud de la France, à la faveur d'un climat moins froid. Je le connais bien, l'ayant toujours entendu dans le Sud-Ouest, qui fait partie de sa patrie d'origine, d'où son nom. Une fois que l'on a son chant « dans l'oreille », on le reconnaît très facilement. Je l'ai aussi entendu à Gonesse, Luzarches... Il semble qu'il ait colonisé une grande partie de l'Île-de-France, où il a été signalé pour la première fois vers la fin des années 1990.

5 juillet

Temps doux, plus ou moins couvert avec éclaircies, quelques averses.

Dans les bois du coteau, à nouveau le chant à variante rapide du Pigeon colombin, toujours au même endroit : au-dessus du sentier juste après le cimetière. Aussi un Pic vert qui chante encore en ce début d'été ; mais les strophes restent espacées.

Cris d'une Buse en vol au-dessus des arbres. Sur le haut du coteau, côté nord, rencontre furtive d'un chevreuil à peine aperçu dans des fourrés du sous-bois. Dans le même secteur,

série de cris d'un Pic mar venant de frênes inclus dans une propriété privée. Puis ce sont ceux d'un Pic noir dans la pente, au-dessus de la Sente Bien-Aimée.

Reprise du chant en fin de saison d'une Grive musicienne, qui doit faire sa deuxième nichée.

Lors de la visite du Parc du Clos, nous retrouvons une Buse volant bas. Deux Faucons crécerelles, dont l'un (au moins) est un jeune, fréquentent le bord du Parc côté Oise, se posant sur des arbres au bord d'une pâture. Là encore, on entend les cris d'un Pic mar, et ceux d'un Pic vert.

Comme plus haut sur le coteau, chante un Roitelet triple-bandeau, toujours lié, en l'absence de conifères, aux arbres à lierre.



Au retour, entre Jouy et Maurecourt : champ d'avoine.

Conclusion

Cette nouvelle année d'observations a permis d'enrichir notre connaissance de la Forêt de Vauréal.

Sur le plan ornithologique, on peut noter que le Pic mar *Dendrocopos medius* est bien une espèce nicheuse (comportement territorial avec chant de mars à mai), même si pour le moment la loge de nidification n'a pu être trouvée.

Mentionnons d'autre part la présence de « nouvelles » espèces d'oiseaux qui n'avaient pas été recensées en 2020 : Faucon hobereau *Falco subbuteo*, Pigeon colombin *Columba oenas*, Coucou gris *Cuculus canorus*, Grive mauvis *Turdus iliacus*, Fauvette des jardins *Sylvia borin*, Pouillot fitis *Phylloscopus trochilus*, Lorient d'Europe *Oriolus oriolus*, Gros-bec casse-noyaux *Coccothraustes coccothraustes*.

La Grive mauvis ne pouvait pas avoir été observée en 2020 en raison de son époque précoce de passage.

La Fauvette des jardins et le Pouillot fitis étaient des oiseaux en halte migratoire ; le Grosbec pouvait également être un individu de passage, ce qui est souvent le cas en mars, mais il peut être tellement discret au moment de la nidification, que celle-ci n'est pas totalement exclue.

Les Lorient entendus à la mi-mai étaient peut-être des migrants, mais on ne peut pas écarter la nidification de l'un d'eux, notamment dans le Bois de Lieux, forêt ancienne dont l'étendue est favorable à l'espèce.

La découverte d'un Faucon hobereau à la mi-mai sur le coteau boisé a été une surprise. La présence de cet individu encore jeune montre en tout cas que l'espèce niche dans les environs, car ce rapace migrateur qui hiverne en Afrique est fidèle à sa localité de naissance comme la plupart des oiseaux. La nidification du Faucon hobereau, tardive (de juin à août-septembre), peut passer facilement inaperçue. Il faut souvent plusieurs années pour découvrir le secteur où ces oiseaux nichent.

Comme nous l'avons vu, le Pigeon colombin fait partie de la communauté d'oiseaux caractéristique des lieux riches en arbres à cavités.

Quant au Coucou gris, nous avons souligné la valeur de sa présence aussi bien dans le fond de vallée que sur le coteau boisé, précieux indice de l'existence d'un continuum écologique entre les deux (bosquets, grands parcs, jardins, prairies et petits champs en bordure de bois...), qu'il est important de préserver en l'état.

Il avait déjà été question en 2020 de l'importance de cette continuité, notamment dans le sens horizontal, pour la circulation des grands mammifères (ongulés), en particulier le chevreuil.

Il apparaît clairement, à la lumière de nouvelles observations sur les stations de plantes, que ces animaux jouent un rôle majeur dans l'enrichissement floristique des zones boisées, spécialement pour les espèces herbacées.

L'apparition à l'écart de sentiers de stations récentes de jacinthes des bois *Hyacinthoides non-scripta* dans le secteur des Loctaines en est la preuve. L'origine de cette colonisation naturelle provient à l'évidence des immenses tapis de cette plante qui existent dans le Bois de Lieux voisin.

Dans un article paru dans la revue belge *L'Homme et l'Oiseau* (1/2021, janvier-février-mars), on peut lire : « ...le Chevreuil joue également un rôle écologique : il entretient les clairières et les coupe-feux, il contribue à la prolifération végétale en transportant des graines dans ses sabots et en les enfouissant lorsqu'il gratte pour trouver sa nourriture ou pour se coucher. »

Un autre témoignage intéressant est celui de Geoffroy Delorme, qui a fait l'expérience extraordinaire de vivre plusieurs années avec des chevreuils sauvages et de connaître ainsi dans le détail leur mode de vie. Il rapporte que les chevreuils recherchent entre autres au printemps les jacinthes des bois et les anémones sylvies, qui entrent dans leur régime. Ce qui montre que ces animaux fréquentent les secteurs où abondent ces plantes, dont les graines peuvent facilement se coller à leurs sabots, surtout par temps de pluie.



En bas, nouvelle station de Jacinthe des bois Hyacinthoides non-scripta dans les bois du coteau de Vauréal, à l'évidence due à un transport de graines par des ongulés depuis le Bois de Lieux où existent de vastes tapis de cette plante (en haut).

Autre fait relaté par G. Delorme, les chevreuils sont beaucoup plus frugivores qu'on ne l'imagine, et peuvent disséminer par ce biais des arbres ou arbustes comme les sorbiers. Ceci était connu chez des carnivores comme le renard et les mustélidés, mais moins chez des ongulés. Donc les oiseaux ne sont pas les seuls à assurer la dissémination de ces espèces végétales.

Pour revenir aux stations de plantes plus ou moins récentes dans la forêt du coteau, celles de l'ail des ours *Allium ursinum* posent quelques questions. La station la plus basse du coteau, en bordure de la rue, doit dater au maximum d'une trentaine d'années, car pour qu'elle se soit implantée, il a fallu que les arbres coupés en 2016 qui l'abritaient aient déjà un certain âge (ils devaient avoir, sauf erreur, entre trente et cinquante ans au moment de la coupe). En effet, cette plante forestière ne prospère que dans les situations ombragées. Elle fait partie, avec la jacinthe des bois, l'anémone sylvie et bien d'autres, de cette catégorie de plantes qu'on a appelées « géophytes » (car les parties vivaces de la plante sous forme de bulbes ou de rhizomes se trouvent dans la terre, rien n'apparaît en surface en dehors de l'époque de floraison), qui ont trouvé une niche écologique très particulière, dans l'espace et le temps, dans les forêts de feuillus à feuilles caduques. Grâce à leur floraison précoce, avant ou au début de l'apparition du feuillage des arbres, elles peuvent vivre dans des situations très ombragées le reste du temps, où elles ne subissent pas la concurrence des autres plantes. Mais si survient une coupe, ces dernières se développent très rapidement et étouffent les géophytes. Alors que les arbres ont disparu, l'ail des ours au bord de la rue subit ainsi le fort développement de la berce du Caucase...

La station un peu plus récente d'ail des ours située plus haut, près de la Sente Bien-Aimée (mais hors sentier) peut provenir de celle du bord de rue, du fait d'un transport de graine par un animal quelconque (pas nécessairement le chevreuil, car c'est assez près) ; mais ce n'est pas sûr. De plus, il est curieux de noter qu'une des nouvelles stations de jacinthe des bois est apparue à proximité de celle d'ail des ours voisine de la Sente. Cela peut indiquer que les chevreuils passent par là, mais aussi que le terrain est spécialement favorable aux deux plantes. En outre, on peut se demander si cela ne signifierait pas que de l'ail des ours pousse quelque part à proximité des grands tapis de jacinthes du Bois de Lieux, d'où un transport des graines de ces deux espèces par des ongulés jusqu'au coteau.

Mais contrairement à la jacinthe des bois, on n'a pas encore réussi à trouver une grande station d'ail des ours dans le Bois de Lieux, qui serait à l'origine des petites stations du coteau. Ou alors, son origine serait-elle à chercher dans la Forêt de l'Hautil ? Des investigations dans ces massifs à l'époque de floraison de l'ail des ours seraient intéressantes pour tenter de comprendre comment cette plante est apparue dans la forêt du coteau par l'intermédiaire d'un transport par des ongulés. Tout en sachant que l'Hautil est assez différent géologiquement, d'où des répercussions sur la flore. L'ail des ours n'est pas une plante de terrains acides, mais plutôt de sols forestiers riches et humides (souvent dans des dépressions). À l'Hautil, en se fiant à la carte géologique, c'est sur les bordures du massif qu'il faudrait le chercher plutôt qu'au centre, plus siliceux et acide. Mais là encore, il peut exister des micro-variations qui ne figurent pas sur la carte. Inversement, nous avons vu que le développement de plantes de milieux siliceux sur le coteau reste limité aux toutes petites poches de sable au milieu du calcaire...

Autre question en suspens : comment se fait-il qu'aucune station d'anémone sylvie *Anemone nemorosa* ne soit apparue sur le coteau, alors que la plante abonde dans le Bois de Lieux comme la jacinthe des bois, et que les chevreuils fréquentent les secteurs à anémones ? Incompatibilité de sol ? C'est d'autant plus curieux que l'espèce présente une grande amplitude écologique, tolérant à la fois les sols très acides, neutres et basiques.

Malgré ces interrogations inévitables, nous avons déjà des indices indéniables du rôle de la zoochorie (sur ce terme : voir plus loin) dans la dissémination de ces plantes herbacées. Les ongulés comme le chevreuil sont à l'évidence les agents transporteurs involontaires des

graines depuis les massifs voisins (fait certain pour la jacinthe des bois depuis le Bois de Lieux).

L'enrichissement progressif de la flore des boisements plus récents du coteau est toujours en cours, et dépend, tout au moins pour les plantes basses, de la possibilité pour les ongulés de circuler librement entre la Forêt de l'Hautil et le Bois de Lieux.

Compte tenu du caractère farouche de ces animaux, cette circulation n'est possible que grâce au maintien d'une large bande de milieux naturels comprenant non seulement les bois mais aussi des lisières intactes, avec prairies et terres cultivées contiguës.

Un tel environnement est également indispensable à d'autres espèces présentes, notamment des oiseaux tels que la Buse variable et le Coucou gris, dont les exigences écologiques sont incompatibles avec l'urbanisation. Il s'agit donc comme le Chevreuil d'indicateurs du caractère encore rural de ce territoire, qui fait le lien avec la vallée de la Seine. La pérennité de cet ensemble d'habitats naturels, dont on doit mesurer la valeur dans ce secteur partiellement urbanisé de l'Ile-de-France, ne peut être assurée que par sa sanctuarisation.

Sur la zoochorie

Il a été question ici de cette notion, qui comprend tous les modes de dissémination des plantes par les animaux.

La zoochorie (du grec *zoo*, animal et *khôrein*, « avancer » ; prononcer : zookorie) se décline ainsi en :

- **endozoochorie**, lorsque l'animal ingère le fruit pour consommer sa chair, le noyau ou les pépins étant rejeté dans les crottes ou les fientes, parfois aussi par le bec dans certains cas chez les oiseaux ; le passage dans le tube digestif active alors la germination des graines. L'endozoochorie concerne donc tous les végétaux à fruits charnus : baies et autres fruits à pépins, fruits à noyaux.

- **épizoochorie**, lorsque l'animal transporte involontairement des graines sur les parties extérieures de son corps (pattes, pelage...). C'est le cas pour beaucoup de plantes herbacées, dont les graines présentent souvent des dispositifs très « étudiés » (crochets notamment).

Il existe une troisième catégorie, où l'animal transporte des semences d'arbres pour les enfouir dans le sol afin de constituer des réserves pour l'hiver dans ces caches (écureuil, geai...). Les semences oubliées germeront. On parle dans ce cas de **dyszoochorie**.

Enfin, dans les cas où la zoochorie est assurée par les oiseaux, on l'a appelée **ornithochorie**.

Les plantes, arbustes et arbres disséminés ainsi par la faune sont dits **zoochores**.

Ajoutons que le mode de dispersion des semences par le vent (graines ailées ou à aigrettes plumeuses) a pris le nom d'**anémochorie**. Les végétaux entrant dans cette catégorie sont dits **anémochores**.

De savants vocables pour parler de choses somme toute assez simples ! Mais il fallait bien leur donner un nom... Il est vrai aussi que cette terminologie permet de distinguer différents moyens de dispersion des végétaux par la faune (ou le vent), selon le même principe général.

Source : C. Crocq. Les oiseaux et les baies sauvages. Éd. Belin/Éveil Nature, 2007.

Ouvrages et articles consultés

- Carte géologique de la France à 1/50000. Pontoise : XXII-13. Bureau de Recherches Géologiques et Minières (BRGM), 2002.
- Crocq C., 2007 : *Les oiseaux et les baies sauvages*. Éd. Belin/Éveil Nature.
- Delorme G., 2021 : *L'homme-chevreuil. Sept ans de vie sauvage*. Éd. Les Arènes.
- Fagniat Y. : Le Chevreuil. *L'Homme et l'Oiseau* 1/2021 janvier-février-mars (Ligue Royale Belge pour la Protection des Oiseaux) p. 30-33.
- Géroudet P., 1980 : *Les Passereaux. I. Du Coucou aux Corvidés*. Éd. Delachaux et Niestlé.
- Wohlleben P., 2017 : *La vie secrète des arbres*. Éd. Les Arènes.
- *Guide des Escargots et Limaces d'Europe*. M. P. Kerney, R.A.D. Cameron, A. Bertrand (adaptation française). Éd. Delachaux et Niestlé, 1999.



La forêt du coteau au début de l'été.